



Jean-Baptiste RELHIE (dit Jean)

*Jean-Baptiste RELHIE est né le 19 octobre 1877 à Mercuès,
Il est le fils de Jean RELHIE, propriétaire, âgé de 29 ans et de Rosalie RELHIE son épouse, sans
profession, âgée de 21 ans*

*L'officier d'Etat Civil et Maire de la commune de MERCUES était Paul POULI
Les 2 témoins de la déclaration de sa naissance, furent
Pierre PECOUS, propriétaire, (37 ans) et Augustin CARRIOL forgeron (35 ans)*

*Il est ordonné prêtre le 29 juin 1903 à Cahors, il est d'abord vicaire à Souillac, puis curé de Loupiac en
1907,
et enfin curé de Floressas en 1910 .*



Il n'existe pas de fiche du Secrétariat Général de l'Administration (Fiche SGA) avec mention de
"mort pour la France" au **Ministère de la Défense**



A la lecture du registre matricule, il semblerait que Jean-Baptiste Relhié n'ait pas obtenu la
mention "Mort pour la France" (d'où l'absence de fiche SGA) : il fut réformé de type 2 en 1915 en
raison de son diabète. Il est probable que c'est ce même diabète qui fut la cause de son décès.



Autre problème concernant cette fiche :
la date de naissance et le prénom du père ne correspondent pas !
Toutefois, l'année est bien 1877 pour Jean (Baptiste) Relhié, le lieu de naissance est bien Mercues,
le prénom de la mère est bien Rosalie... Au moment du Conseil de révision il est bien élève
ecclésiastique ; il a bien résidé à Souillac (où Jean-Baptiste Relhié fut vicaire), à Loupiac (où J-B
Relhié fut curé) et enfin à Floressas où il fut également curé.

On peut donc raisonnablement penser qu'il s'agit bien de la même personne.



Grâce au Registre Matricule mis en ligne par **Les Archives Départementales du Lot** nous savons que
Jean RELHIE mesurait 1,77 mètres, avait les yeux bleus et les cheveux châtain foncé..
Niveau d'instruction : 3 (niveau école primaire et Certificat d'Etudes)

Une note en rouge signale "contre basse" ! L'abbé était-il musicien ?



Au moment du Conseil de Révision il résidait à Montfaucon (canton de Labastide-Murat)



Après avoir obtenu un **sursis (études : élève ecclésiastique)** il arrive au 7e de ligne le 14 octobre
1898.

Du 12 août au 8 septembre 1901, il accomplit une **instruction à la 17e section d'infirmier militaire à Toulouse**. Il est ensuite dispensé en temps de paix en qualité de vicaire de Souillac. Puis il accomplit une **seconde instruction d'infirmier militaire du 3 au 30 juin 1907** toujours dans la 17e section d'infirmier militaire à Toulouse, avant d'être placé dans la réserve.

Il sera rappelé à l'activité le 7 août 1914.

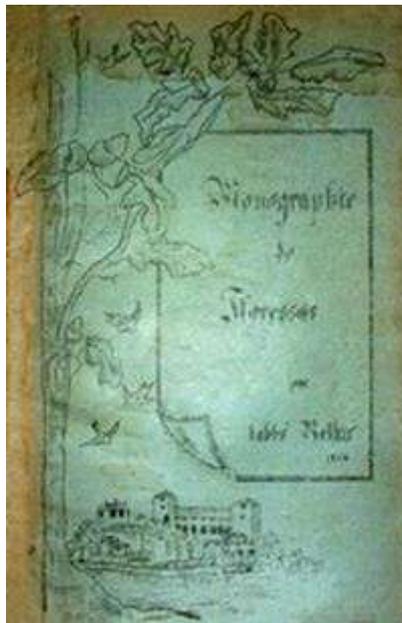
Le 3 mai 1915 il est réformé n°2 pour "diabète"

Les Archives du Diocèse de Cahors notent d'après l' "ordo divini officii recitandi" de 1917 qu'il serait "mort des suites d'une maladie contractée au front".

Ce qui, au vu de l'absence de fiche SGA et de la maladie "diabète" ayant entraînée sa réforme, semble peu probable.



Nous lui devons l'unique Monographie de Floressas



Couverture du livret original



Il fut mobilisé dans la 17e Section comme aumônier militaire assimilé à la Croix Rouge



Jean-Baptiste Relhié a trouvé la mort le 16 novembre 1916 des "suites d'une maladie" selon l' "ordo divini officii recitandi" de 1917
Nous n'en savons pas plus



Aumônier militaire au front (sources "[les voyageurs du temps](#)")

Assimilés à la Croix Rouge, les aumôniers officiels aidaient les blessés et réconfortaient les âmes, mais, comme tout prêtre, célébraient également des messes



L'Union Sacrée (Réconciliation entre Église et la République laïque)

Une réalité au début du conflit.

Au lendemain de l'invasion de la Belgique neutre par les troupes allemandes, Poincaré lance la formule de "**l'Union sacrée**", supporté par les parlementaires qui votent à l'unanimité les crédits de guerre :

"La France sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée".

Poincaré

Cet appel est repris par la Croix le jour suivant, qui publie une réponse officielle à Poincaré, montrant très bien la volonté de faire taire les rancoeurs entre Français, sans pourtant oublier le passé :

"Plus de vains débats entre nous. Plus de querelles irritantes. ... On sent que l'union est voulue par Dieu pour la paix de la France. ...
À cette heure, il n'y a plus de partis. Il y a la France éternelle, la France pacifique et résolue. Il y a la patrie du droit et de la justice tout entière unie dans le calme, la vigilance et la dignité."

L'Union Sacrée a bien été, comme prouvaient aussi des études spéciales, une réalité dans la société française au début de la guerre.



Aumônier militaire au front (noter la croix portée par-dessus la soutane relevée)

Lors de la mobilisation générale du 1er août 1914, 25 000 séminaristes, prêtres et religieux sont mobilisés en application de la loi du 21 mars 1905, dite "des curés sacs au dos", loi qui a supprimé toutes les dispenses de service militaire, et du rescrit de 1912 levant l'irrégularité canonique encourue lorsqu'ils portent les armes.

Prêtres, pasteurs ou rabbins ont été mobilisés comme les autres Français.

Parmi ces prêtres, les aumôniers militaires, dont le statut est défini par le décret Millerand du 5 mai 1913

qui accorde quatre prêtres pour 40 000 combattants.

Ces aumôniers étaient rattachés aux ambulances de chaque Corps d'Armée situées à 20 ou 30 km du front.

Pourtant, la majorité des aumôniers a fait très tôt remarquer qu'ils voulaient être placés dans les tranchées pour reconforter les soldats.



Photo ancienne - auteur anonyme (l'aumônier est désigné par la flèche rouge) il porte la soutane relevée

Dés le début de la lutte, une aumônerie militaire est organisée en France comme dans les autres pays belligérants, destinée à accompagner les soldats, à entretenir leur moral et à les préparer à la mort.

En 1915, la victoire de la Marne est considérée par les catholiques – par le clergé et par les laïques – comme un signe de Dieu approuvant **l'Union sacrée et la cause de la France.** (sources *Les catholiques français et la Première Guerre mondiale*)

Le rôle principal des ecclésiastiques (pour la plupart catholiques) est de secourir les blessés sur le terrain, les amener aux abris, prodiguer des soins, faire le métier de prêtre (bénédictions, sacrements...), assister les mourants.

Outre celui de confesser ils ont également un rôle de confident. Certains accompagnent même les vagues d'assaut.



Témoignages du front :

"J'ai demandé à un brancardier-prêtre de venir célébrer pour nous la messe dominicale.

L'autorisation lui en a été accordée par le commandement car vers sept heures du matin, je le vois gagner nos lignes; aucun insigne de son sacerdoce, autre que le crucifix épinglé sur sa capote.



Aumônier militaire célébrant une messe (noter la "valise du prêtre" posée sur la table servant d'autel)

Une table sortie d'une mesure voisine, culbutée par les obus, va servir d'autel, sur lequel s'étend la pèlerine d'un chasseur. D'une musette le célébrant tire successivement la nappe blanche, puis les ornements qu'il revêt; d'une boîte en fer-blanc, les vases sacrés, les burettes, qui se dressent sur l'autel improvisé, entre les flammes vacillantes de deux bougies. Un soldat d'infanterie fait office de servent.

[...]

Le célébrant se tourne vers nous. Dans une allocution très simple, il parle des devoirs de l'heure, de la mort qui plane au-dessus de tous. Et ces mots ne sont pas, ici, une figure de rhétorique. De part et d'autre, la canonnade donne et les sifflements des projectiles s'entrecroisent dans l'air. Le vrombissement d'un moteur se fait entendre: là-haut, un biplan apparaît, qui survole nos positions, cherchant sans doute à repérer l'emplacement d'une batterie.

" Avant de nous séparer, disons, mes chers amis, une prière pour nos morts."

Ils ne sont pas loin. A trois cents mètres en avant, une vingtaine de masses sombres s'alignent sur la terre brune. Ce sont les corps de nos fantassins : toute une section fauchée, à quelques pas de la tranchée ennemie, alors qu'officier en tête, elle faisait son dernier bond. Après deux jours ils sont encore là, l'ennemi invisible tirant sur quiconque, soldat ou brancardier, s'approche pour les retirer.

Nos chasseurs se signent; les genoux se mettent en terre et sur les fronts inclinés la bénédiction du prêtre descend.
Et puis, un à un, se défilant de la vue des observateurs adverses, chacun retourne à son poste."

(Sources : Article paru dans le Figaro du 20 janvier 1916)

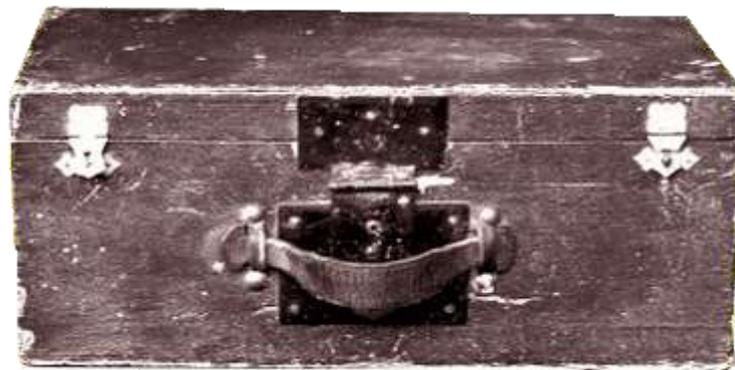


Un aumônier militaire prend un canon comme autel - (Collection privée: A-R) - Sources : site "Guerre de 1914-18"



Les objets de l'aumônier militaire, "prêtre soldat" de 14-18

La Valise de prêtre soldat :





La Cantine-Chapelle d'aumônier militaire



(Sources : "les voyageurs du temps")



Cantine-Chapelle d'aumônier militaire ouverte



Les différents objets d'une cantine d'aumônier (sources : [Blogs de Kleber Dupuy](#))

La "*cantine-chapelle d'aumônier militaire*" :

Il s'agit d'une malle en bois renforcée avec coins en laiton et attaches en cuir, mesurant 70 cm de longueur, 35 cm de largeur et 31 cm de haut. Elle ne contient ni vases sacrés ni vêtements liturgiques.

Le nécessaire pour célébrer la messe est conservé :

un décor en bois incorporé dans le couvercle de la cantine pour figurer un tabernacle, un support en bois repliable en trois parties pour l'autel, des canons d'autel en carton, un porte missel pliant en bois, un missel Romain daté de 1879, un propre de la Messe en latin sur trois cartons imprimés, un ensemble en aluminium comprenant un plateau ovale et deux burettes, un goupillon en laiton, une pale en soie blanche brodée de feuillages.

Figurent également : une statue en plâtre de « Notre-Dame de Lourdes »...



une pierre noire gravée en creux à l'envers pour impression,
un chemin de croix en carton avec lithographies collées,
une petite bourse en damas blanc."



Photos et textes : sources : *In Situ : Revue des patrimoines*



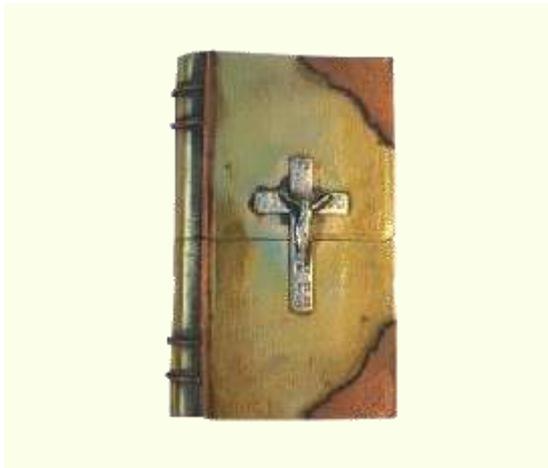
Uniforme de l'aumônier
militaire
(sources "*les voyageurs du
temps*")



Messe en plein air célébrée grâce à la "Valise du
prêtre soldat"



Artisanat religieux des tranchées



briquet en forme de livre avec croix incrustée
Photo [Blog de SCUBATZ SOUVENIRS DE POILUS](#)



Petit autel portatif fabriqué par les "poilus"
(coll. privée)



Petite chapelle fabriquée avec trois balles
Travail de "poilu"



Jean-Baptiste RELHIE, curé de FLORESSAS décède le 16 novembre 1916.

Nous n'en savons pas plus.

Toutefois, en considérant la date de sa mort, et le fait qu'il ait été réformé n°2 pour DIABETE on peut (raisonnablement) supposer que c'est cette maladie qui aurait entraîné son décès. L'administration n'aurait donc pas retenu la cause "contractée au front".



L'abbé Jean-Baptiste Reilhié avait 39 ans



